

Prédication sur 1 Sa 28,3-20,
avec Rm 8,39-40 et Jn 20,19-20

Morges et St-Saphorin, 23 octobre 2016, Claire Clivaz



«Je vois un fantôme qui monte de la terre... C'est un vieillard qui monte et il est enveloppé d'un manteau».

Ouah... Ça c'est un récit à faire trembler dans les chaumières, un de ceux qu'on ne lit pas tous les jours. A vrai dire, c'est la seule fois que des pages bibliques laissent remonter un fantôme des entrailles du séjour des morts, par l'entremise de celle qu'on nomme parfois «la sorcière d'Endor». Aux oreilles des auditeurs de l'Antiquité, ce récit rappelle ce chant de l'Odyssée où Ulysse se risque à un rituel particulier pour faire remonter du séjour des morts le fantôme de sa mère, et celui du devin Tirésias pour le faire parler. L'humain veut toujours savoir ce qui l'attend.

Que se passe-t-il donc pour que ces pages de l'Ancien Testament prennent un goût si délicieusement païen ? Faut-il donc que Saül soit

paumé pour tout essayer à ce point. Il a peur, «un tremblement violent s'empare de son cœur», en voyant les Philistins, il ne la «sent pas». C'est cuit, on dirait. La communication à l'Éternel est coupée : Saül désespère de recevoir une indication de Dieu au moins en rêves, car les prophètes et les dés sacrés restent impuissants à l'aider. Ou peut-être le clergé a-t-il juste les choquottes de lui dire ce que tout le monde voit, car la situation militaire est drastiquement claire : Saül va perdre.

Alors le voilà qui se déguise, et qui va voir la femme d'Endor, alors qu'il a précisément fait tuer des gens qui invoquaient les morts. La crainte de Saül a tout envahi, en lui, hors de lui et autour de lui. Il lui faut faire remonter Samuel du séjour des morts.

Et alors, dans la grande tradition des récits antiques, cela arrive. Aucun rituel n'est décrit ici, mais notre imagination complète, et on pense à la Pythie de Delphes qui respire d'étranges vapeurs, ou à toutes sortes de rites et de façons de faire. Parfois en vigueur aujourd'hui. Étrange, bizarre, perturbant ce récit. Mais qu'est-ce qui nous y est si perturbant au fond ? Ce n'est certainement pas ce que Samuel va «rélever» à Saül, puisqu'il ne fait que lui dire ce qui

est clair pour tout le monde : «tu as perdu, tu as choisi le mauvais camp, et cela sent sérieusement le roussi, mon cher Saül». Rien de neuf ici. Qu'est-ce donc est si troublant ?

«Samuel dit à Saül: Pourquoi m'as-tu troublé, en me faisant monter? Saül répondit: Je suis dans une grande détresse: les Philistins me font la guerre, et Dieu s'est retiré de moi; il ne m'a répondu ni par les prophètes ni par des songes. Et je t'ai appelé pour que tu me fasses connaître ce que je dois faire».

«Dieu s'est retiré de moi» : c'est cela qui perturbe. Il y aurait donc un espace hors Dieu, sans Dieu, un lieu dont Dieu s'est retiré. Saül panique de se sentir errer dans cet espace sans Dieu, où il va chercher une femme capable d'entre en contact avec le royaume des morts, l'opposé exact du Dieu de la vie et des vivants. La simple possibilité qu'il puisse exister un espace et un temps où l'odeur du soufre et la grangraine des ténèbres l'emportent, est tétanisant.

Et pourtant. Serions-nous, vous et moi, au cœur d'Alep en cette minute que nous aurions sans doute exactement l'impression d'être dans un lieu où toute étincelle d'espoir et de bonté a disparu. Où l'idée

même d'un Dieu compatissant s'est effacée définitivement. Ce matin, un article du monde annonçait avec désarroi que la trêve, achevée hier à 19h, n'avait presque servi de rien : les blessés n'ont pas été évacués, et les couloirs de sortie sont restés vides. On aurait fait pression sur la population restante pour qu'elle demeure.

A l'échelle des peuples, ou à l'échelle de nos vies, hélas, il y a des traversées de la «vallée de l'ombre de la mort» dont Dieu s'est retiré. Et alors, dans ces lieux là, comme Saül, nous devenons absolument prêts à tout. Dans ces espaces de grandes détresses, nous cherchons une parole qui permette d'avancer encore un peu. Dans son récit *Les Années* (2008), l'auteure française Annie Ernaux évoque l'importance d'avoir une «phrase qui aide à vivre», et qu'on cherche désespérément dans les milliers d'idées jaillissant sur le net: «Dans le brassage des concepts, il était de plus en plus difficile de trouver une phrase pour soi, la phrase qui quand on se la dit en silence, aide à vivre» (p. 232-233).

«La phrase qu'on se dit en silence, et qui aide à vivre»... C'est avec beaucoup d'émotion que nous voyons remonter du royaume des morts une phrase

qui a aidé une de nos sœurs ou un de nos frères chrétiens à vivre, et à mourir. Elle a été écrite sur une bandelette qui recouvrait un mort chrétien, aux 5-6^e siècles en Egypte. Elle a été trouvée en 1953, par le papyrologue Roger Rémondon, dans l'échope d'un marchand de Behnasa en Egypte. A l'heure où nous parlons, personne ne sait où elle est, nous n'en avons plus qu'une photographie, figurant en page de garde d'un ouvrage de 1978¹, et que vous pouvez voir [ici](#) sur internet².

En Egypte, les chrétiens vont longtemps continuer à vouloir garder le corps des morts, à les embaumer. Les cultures égyptiennes et chrétiennes vont se fondre l'une dans l'autre autour de l'attente commune très forte du retour à la vie avec le corps. Ce n'est qu'avec l'Islam qu'on arrêtera tout-à-fait d'embaumer les corps en Egypte.

Alors nous voilà quelque part aux 5-6^e siècles en Egypte, et un de frères ou sœurs dans la foi se fait mettre en terre avec cette simple phrase,

¹ H.-C. Puech, *Sur l'Évangile selon Thomas: Esquisse d'une interprétation systématique* (vol. 2 of *En quête de la Gnose*; ed. idem; Bibliothèque des Sciences Humaines; Paris: Gallimard, 1978), page de garde.

²<http://flipbook.cantook.net/?d=%2F%2Fwww.edenlivres.fr%2Fflipbook%2Fpublications%2F5335.js&oid=42&c=&m=&l=&r=&f=pdf>

accompagnée de la croix copte. Cette croix que les coptes d'Egypte se font aujourd'hui encore tatouer sur le poignet, au risque de leur vie. Quant à la phrase, elle dit : «Jésus dit : 'Il n'y a rien d'enterré qui ne sera pas ressuscité''' ». On la rapproche d'une parole de l'Évangile apocryphe de Thomas, mais en tous les cas, elle se promène ici toute seule, et nous arrive simplement comme «une phrase pour soi, une phrase qui aide à vivre» ; et qui a peut-être aussi aidé à mourir, pour ces chrétiens d'autrefois.

Son contenu entre en résonance forte avec des passages de nos Écritures. Rien de ce qui a été, même enterré, ne sera oublié au jour de la résurrection. C'est exactement ce que représente ce récit de l'Évangile de Jean où Jésus ressuscité se montre à ses disciples avec les cicatrices de la mort, avec la marque des clous ; il fera même mettre à Thomas la main dans la plaie de son côté. On n'y pense jamais assez: le corps ressuscité de Jésus n'est absolument pas un corps remis à neuf. C'est un corps qui a traversé la mort, qui est remonté du séjour des morts, passant devant le fantôme de la mère d'Ulysse et du prophète Samuel, pour revenir dans la sphère du vivant. Il arrive dans cette vie nouvelle avec la trace, la marque, le souvenir de tout ce qu'il a vécu.

Comme le chantait Jacques Brel: «[on n'oublie rien, on s'habitue, c'est tout](#)». Ce qu'on a vécu, ce qui a été, la souffrance qui a existé et que parfois nous avons voulu bien sagement enterrer pour l'oublier, revient aussi à la vie via la force résurrectionnelle. *Le passé ne l'est jamais*, c'est ce que nous dit en creux, à mi-voix, ces deux versets si connus de Rm 8, 38-39 : «Car j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus Christ notre Seigneur».

Lytta Basset m'avait fait remarquer qu'il n'est pas question du passé dans ces deux versets. On dit que ni le présent, ni le futur ne peut nous séparer de l'amour de Dieu, mais on ne dit rien du passé. Potentiellement, le passé peut nous mener dans un espace où Dieu s'est retiré. C'est ce qui arrive à Saül : il n'arrive pas à se défaire du poids de son passé, en tremble, et en arrive à hanter les couloirs du monde des morts à la recherche de Samuel. Il tremble, il n'a plus de force et n'a rien mangé : son passé l'a rendu fantomatique avant l'heure. «Il n'y a rien d'enterré qui ne sera pas ressuscité». Chaque marque de clou

planté dans la chair du monde aura sa place à l'heure de la résurrection.

C'est ici qu'intervient le choix : notre choix, ici et maintenant. Décidons-nous de désespérer devant tout que nous voudrions oublier, mais qui résiste et revient ? Ou décidons-nous de nous relever encore une fois, encore et toujours, et d'y aller, s'il le faut, dans cette vallée de l'ombre de la mort, tenant d'une main la femme d'Endor et de l'autre Saül, pour les emmener malgré eux, avec nous, jusqu'au bout du chemin, jusqu'à la première lueur de vie ?

Et bien prenons tout, et surtout ce que nous n'arrivons pas à assumer, et surtout l'horreur des immeubles éventrés d'Alep. Prenons tout, et marchons, ne nous arrêtons pas. Nous ne serons pas la femme de Loth qui se retourne sur sa ville, ni Orphée qui se retourne pour voir Eurydice au moment de sortir des enfers. Nous les traverserons ces enfers, munis d'une phrase qui nous aide à vivre. Celle que vous choisirez, celle qu'il vous faut. Et c'est tout fragiles mais debouts, tout enveloppés de notre passé mais aimés, que nous pourrons murmurer que rien, ni les forces d'en-haut, ni les forces d'en-bas, ni le présent, ni l'avenir ne peut nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ. Amen